

une dame russe qui se nomme la princesse Catherine Lamianoff et qui se trouve en ce moment à Munich, où elle me demande de venir la trouver. Je lui ai donné jadis des soins avec succès, et, d'après ce qu'elle me dit de son état, je crois qu'en effet ma présence peut lui être utile. J'ai résolu de m'absenter pendant quinze jours pour aller les passer près d'elle. Je vous verrai donc, car, étant en Allemagne, j'irai tout exprès à Francfort. Mais, auparavant, je veux vous dire ce qu'il peut y avoir d'intéressant pour vous dans cette lettre. La princesse me demande instamment de lui trouver une jeune fille, bien élevée et ayant des manières distinguées, qui consente à devenir sa demoiselle de compagnie. Elle s'ennuie, elle est malade, et vous trouveriez auprès d'elle, en même temps qu'une occupation lucrative, un grand acte de charité à accomplir. Mais, nous causerons de tout cela avant huit jours. En attendant, comptez toujours, comme vous avez le droit de le faire, sur mon sincère et affectueux dévouement. Je ne vous dis rien de la part de ma sœur, qui vous écrit par la même poste une longue lettre d'accord en tout avec celle-ci.

“ P. S. La princesse est veuve. Elle a été deux fois mariée. Elle est très-riche, et elle offre à la demoiselle de compagnie qu'elle me charge de lui trouver cent cinquante louis par an.”

Clément demeura quelques instants silencieux.

—Et vous songez à accepter une pareille proposition ? dit-il enfin avec une irritation tout à fait étrangère à sa manière d'être habituelle. Quelle folie !

—Non, ce ne serait pas une folie, répondit Fleurange avec douceur. Si, en causant avec le docteur Leblanc, je ne découvre aucune raison de refuser cette situation, il m'est impossible de voir où serait la folie de l'accepter.

—Gabrielle, vous le savez, dit Clément du même ton, le rôle que vous voulez prendre m'est insupportable ! Ce rôle m'appartient, à moi seul ; c'est à moi de travailler pour mes parents, pour mes frères et pour vous. Si vous aviez seulement un peu d'amitié pour moi, vous comprendriez que c'est là une grâce que je vous demande et que vous n'avez pas le droit de me refuser.

—Voyons, Clément, dit Fleurange d'une voix calme, causons un peu raisonnablement. Lorsque tout sera vendu et que vos parents seront établis dans leur nouvelle petite propriété à Heidelberg, vous savez bien que les faibles appointements de votre père, et même ce que vous pourrez y ajouter, suffiront à peine pour les faire vivre à l'aise avec Frida. Vous, vous resterez à Francfort où, malgré votre âge, vous avez le choix entre plusieurs emplois. Mais Fritz ?... Avez-vous oublié notre calcul d'hier ? Serez-vous